

CRISE DE LA CONNAISSANCE VERITABLE ET CRISE DE SENS**Dr Joseph Raymond BOGMIS**

jorabo@yahoo.fr

Résumé :

La question de la connaissance fait l'objet de pensées divergentes et apparaît comme une problématique importante au cœur du débat philosophique. Plusieurs courants philosophiques tels que l'empirisme, le rationalisme, la phénoménologie, le positivisme, la liste est loin d'être exhaustive, doivent leurs fondements à cette question controversée. De ce fait, le positivisme dont le fondement de la connaissance dénie toute signification aux énoncés métaphysiques et théologiques, pour la reposer essentiellement sur l'expérience ou la connaissance empirique des phénomènes naturels, devient sans doute lui-même sujet à controverse. Car nous pensons avec le réalisme que la véritable connaissance ne se limite pas seulement à celle des phénomènes, ce qui nous donnerait une connaissance parcellaire, superficielle et même erronée des phénomènes. Mais elle prend en charge la chose dans sa profondeur en dévoilant ce qu'elle a de plus intime, c'est-à-dire ce qu'elle a de substantiel, de quidditatif. Dès lors, une telle opération n'est rendue impossible qu'à ceux dont la variabilité des phénomènes a aveuglé l'esprit et qui se refusent délibérément, de reconnaître l'existence d'une réalité immatérielle diffuse dans chaque chose et imperceptible par les sens. Pourtant la possibilité d'une telle opération est établie par la méthode abstractive. Autrement dit, par la capacité qu'a l'intelligence d'abstraire de l'objet ce qu'il a d'immatériel et de substantiel. Telle est la position du réalisme qui dénote sans doute les écueils du positivisme. Ainsi, le déni de toute signification aux énoncés métaphysiques et théologiques prononcé par le positivisme est ce que nous entendons dans notre intitulé par « crise de la connaissance et véritable crise de sens ». Le réel étant inconstant, la connaissance empirique est elle-même de ce fait une connaissance absurde. La véritable connaissance est donc une connaissance intelligible, absolue parce qu'elle découle au-delà des incertitudes de l'empirisme. Dès lors, par cette réflexion qui se veut critique, nous voulons rectifier l'erreur du positivisme en donnant un véritable sens à la connaissance sur la base d'un nouvel ordre logique réunissant à la fois d'abord le positivisme, ensuite la métaphysique, et enfin la théologie.

Mots-clés : Connaissance, positivisme, métaphysique, théologie, empirisme, abstraction, quiddité, objet, phénomène, détranscendantalisation, désacralisation .

Abstract:

The question of knowledge is the subject of divergent thoughts and appears as an important issue at the heart of the philosophical debate. Several philosophical currents such as empiricism, rationalism, phenomenology, positivism, the far from exhaustive list, owe their foundations to this controversial question. Therefore, positivism whose foundation of knowledge denies any meaning to metaphysical and theological statements, to primarily be based on experience or empirical knowledge of natural phenomena, is probably itself controversial. For we think with realism that true knowledge is not limited only to that of phenomena, which would give us a piecemeal, superficial and even erroneous knowledge of phenomena. But she takes charge of the thing in its depth by revealing what she has most intimate, that is to say what she has substantial, quidditative. Henceforth, such an operation is rendered impossible only by those whose variability of phenomena has blinded the mind and which deliberately refuses to recognize the existence of an immaterial reality diffused in everything and imperceptible to the senses. However, the possibility of such an operation is established by the abstractive method. In other words, by the capacity of the intellect to abstract from the object what it

has immaterial and substantial. Such is the position of realism which undoubtedly denotes the pitfalls of positivism. Thus, the denial of any meaning to metaphysical and theological pronouncements pronounced by positivism is what we mean in our title by "crisis of knowledge and true crisis of meaning". Since reality is inconstant, empirical knowledge is itself an absurd knowledge. True knowledge is therefore intelligible knowledge, absolute because it flows beyond the uncertainties of empiricism. Therefore, by this reflection that wants to criticism, we want to correct the error of positivism, giving real meaning to the knowledge on the basis of a new logical sequence involving both first positivism, then metaphysics, and finally theology.

Keywords: Knowledge, positivism, metaphysics, theology, empiricism, abstraction, quiddity, object, phenomenon, detranscendentalization, desacralization

Classification JEL : Z 0.

Introduction

Le terme positivisme est employé pour la première fois au XIX^{ème} siècle par le mathématicien et philosophe français Auguste Comte. Il se présente comme un nouveau système philosophique dont la méthode épistémologique, fondée sur l'expérience et la connaissance empirique des phénomènes naturels, dénie toute signification aux énoncés théologiques et métaphysiques. Ainsi, le positivisme considère la pensée spéculative comme une méthode de connaissance inappropriée et imparfaite. C'est dans cette veine que se fonde la dynamique logique de la loi des trois états d'Auguste Comte qui situe : primo aux plus bas états de la connaissance, la connaissance théologique (fictif), secundo la connaissance métaphysique (abstrait), et tertio au sommet, la connaissance positive, qui, selon lui, est l'expression de l'esprit dans sa maturité parce que positif ou scientifique. La finalité de l'ordre logique de ces trois états théoriques de la connaissance, telle qu'établie par Comte, est la sublimation de la connaissance positive comme connaissance vraie. Or la réalité telle qu'elle s'offre aujourd'hui à nous exige de l'homme la capacité d'abstraction des faits observables aux fins de parvenir à leur vision universelle d'une part, et la foi pour une compréhension avérée des mystères d'autre part. C'est ce qui délivrera l'esprit du carcan de l'incertitude du fait des limites de la raison à pouvoir comprendre les réalités immatérielles ou le noumène au sens kantien du terme. Ainsi, en parlant de la « crise de la connaissance et crise de sens », nous pensons corriger l'erreur du positivisme comtien en nous investissant dans la restauration logique de la place fondamentale qui revient à la métaphysique et à la théologie dans la sphère épistémologique, par une critique fondée sur un renversement radical de la loi des trois états de Comte, en assurant tout de même au-delà de cette critique, le lien symbiotique qui existe entre ces trois états théoriques de la connaissance qui rendent possible la connaissance vraie. Nos questionnements étant axés sur le fondement du positivisme et l'influence négative qui découle de sa croyance, l'organisation de notre réflexion portera d'abord sur la présentation du positivisme comtien, ensuite sur la détermination du positivisme comme désacralisation et détranscendentalisation de la connaissance par son renversement de la théologie et de la métaphysique, et enfin sur la conception du lien symbiotique existant entre le positivisme, la métaphysique et la théologie, mais au-delà du positivisme, de la métaphysique et de la théologie comme une nouvelle forme de connaissance.

1. Auguste COMTE et l'idée d'une philosophie positive

Auguste Comte pose le terme positivisme comme une « tendance constructive » en relation avec celui de « science positive ». La science positive est celle qui repose sur l'observation des faits dont le scientifique opère la synthèse en énonçant les lois qui leur sont relatives. Car, souligne Comte : *« C'est dans les lois des phénomènes que consiste réellement la science, à laquelle les faits proprement dits, quelque exacts et nombreux qu'ils puissent être, ne fournissent jamais que d'indispensables matériaux. »*¹

D'après lui, l'objet de la science n'est pas dans la recherche de la nature ultime ou des causes premières de la nature, parce qu'elles sont inaccessibles à l'observation. Dès lors, le rapport qu'établit Comte entre le positivisme et les sciences positives est fondamentalement justifié par la disqualification de la théologie et de la métaphysique de la sphère d'une connaissance objective. L'une et l'autre s'intéressent successivement à l'imagination et à l'abstraction qui n'aboutissent qu'aux idées absolues qui, par contre, ne nous donnent aucune connaissance sur la réalité, qui est pourtant constituée des faits observables. Or la véritable connaissance est une connaissance positive, c'est-à-dire une connaissance liée à la limite aux faits réels que nous pouvons empiriquement déterminer. C'est d'ailleurs dans ce sens que nous pensons que le courant positiviste s'inspire de l'empirisme. Car, étant donné qu'il s'en tient aux seuls faits d'observation, mais reconnaît tout de même l'importance du raisonnement en ajoutant que les sciences s'efforcent en utilisant la mathématisation, de relier entre elles de façon aussi simple que possible les données expérimentales. Sans doute, cette relation entre le raisonnement et l'expérience apparaît très clairement lorsque Comte note :

*« S'il est vrai qu'une science ne devient positive qu'en se fondant exclusivement sur des faits observés et dont l'exactitude est généralement reconnue, il est également incontestable [...] qu'une branche quelconque de nos connaissances ne devient une science qu'à l'époque où, au moyen d'une hypothèse, on a lié tous les faits qui lui servent de base »*².

Dans cette logique, Comte pense qu'il faut désormais aborder les sciences d'un point de vue qui concilie objectivité et subjectivité : avec le réalisme de l'objectivisme absolu, il rejette le subjectivisme qui, dans ses positions extrêmes, s'apparente au solipsisme. La philosophie positive est alors celle qui établit le lien entre toutes les sciences de façon à reconstruire l'édifice du savoir. De ce fait, la nature et le caractère de la philosophie positive, nous recommande Comte, peuvent être saisis à travers l'évolution de l'esprit humain :

*« Pour expliquer convenablement la véritable nature et le caractère propre de la philosophie positive, il est indispensable de jeter d'abord un coup d'œil général sur la marche progressive de l'esprit humain, envisagée dans son ensemble ; car une conception quelconque ne peut être bien connue que par son histoire »*³.

¹ Auguste COMTE, *Discours sur l'esprit positif*, Nouvelle édition, J. Vrin, 1995, pp.72-73.

² Auguste COMTE cité par Angèle KREMER-MARIETTI, in *Le positivisme*, PUF, 1993, p. 6.

³ Auguste COMTE, *Cours de philosophie positive*, p. 21.

L'esprit humain a donc marqué successivement l'histoire par une réelle évolution à travers diverses branches de connaissances jusqu'à parvenir à son terme. Ces branches de connaissances qui l'ont caractérisé et qui, par ailleurs, constituent la loi fondamentale de cette évolution que découvre Comte sont : la théologie, la métaphysique et la science « positive ». Et Comte affirme dans ce sens :

« [...] chaque branche de nos connaissances passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique ou fictif ; l'état métaphysique, ou abstrait ; l'état scientifique ou positif. En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher, dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé : d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique, et enfin la méthode positive »¹.

Cependant, des trois états qui marquent l'évolution de l'esprit humain, Comte ne retient que le troisième en tant qu'il est fixe et définitif. Le troisième état, dénommé état positif, est donc le point culminant qui ne peut aucunement être dépassé. A ce stade de la connaissance, l'esprit humain a atteint sa maturité en opérant un dépassement des deux premiers états dont les connaissances portent successivement sur l'imagination pour ce qui est de la théologie, et sur l'abstraction en ce qui concerne la métaphysique. Ici, l'intelligence humaine commence à analyser les phénomènes, à les penser scientifiquement. C'est même un état de renoncement dans la mesure où la science elle-même naît des renoncements. Sa caractéristique est de renoncer à une explication absolue, c'est-à-dire à une explication de causes finales. Cela ne veut pas pour autant dire qu'avant l'avènement de la science, les hommes manquaient de raisonnement ou d'observation, mais plutôt que c'est « l'usage bien combiné des deux » qui définit la véritable méthode scientifique. Déterminant ainsi la nature de l'état positif, Comte parvient à la conclusion d'après laquelle la manière scientifique d'expliquer les phénomènes est la combinaison entre la théorie et l'expérience. Ainsi conclut-il :

« Enfin, dans l'état positif, l'esprit humain, reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes, pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux, dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre »².

En clair, Comte substitue à la philosophie traditionnelle une nouvelle philosophie réformatrice et révolutionnaire qu'il appelle philosophie positive. C'est une philosophie dont la nature est fondamentalement enracinée dans une méthode scientifiquement positive, et au-delà des écueils de la théologie et de la métaphysique. Dès lors, ne sommes-nous pas en droit de définir le positivisme comme une désacralisation et une détranscendentalisation de la connaissance par le renversement systématique de la théologie et de la métaphysique ?

¹ Ibidem.

² Ibid., pp. 21-22.

2. Positivisme ou désacralisation et détranscendentalisation de la connaissance par le renversement de la théologie et de la métaphysique

Bien entendu, nous entendons par désacralisation de la connaissance le renversement de la théologie opéré par le positivisme chez Comte. Le sens général que nous donnons à la théologie est qu'elle est une discipline qui élabore en termes rationnels une connaissance de Dieu à partir d'une révélation religieuse. Son sens grec signifie « discours sur Dieu ». Dès lors, la théologie est encore appréhendée comme science de la foi. De ce fait, la connaissance théologique devient une connaissance sacrée en tant qu'elle inspire un respect religieux. La foi, en tant que voie par excellence conduisant à cette connaissance, est donc fondamentale dans l'appréhension des révélations. Il ne s'agit pas de douter ou de concevoir les révélations comme une fiction ou une pure imagination de l'esprit, mais de savoir, par la foi, qu'il existe un être transcendant qui a créé et ordonné le monde. Autrement dit, c'est la raison divine qui attribue un fondement aux phénomènes naturels. La connaissance sacrée est pour ainsi dire un dépassement du déterminisme, du conventionnalisme, qui sont tous des avatars du positivisme, et dont le principe de pensée repose inéluctablement sur la raison humaine comme moyen de compréhension du réel. Dès lors, la connaissance sacrée est une connaissance absolue et universelle en tant qu'elle est au-dessus de toute connaissance. Ce qui nous amène à nous demander comment est-ce que Comte peut réduire la connaissance aux simples faits observables. N'est-ce pas là une manière non seulement de douter, mais en même temps de rejeter toute connaissance théologique ? C'est pour cette raison que nous disons qu'il y a désacralisation de la connaissance. Le sacré est substitué à l'expérimentation. Autrement dit, la raison divine est renversée par la raison scientifique. Cette désacralisation est plausible lorsque, définissant l'esprit humain à l'état théologique, Comte écrit :

« Dans l'état théologique, l'esprit humain dirigeant essentiellement ses recherches vers la nature intime des êtres, les causes premières et finales de tous les effets qui le frappent, en un mot, vers les connaissances absolues, se représente les phénomènes comme produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels plus ou moins nombreux, dont l'intervention arbitraire explique toutes les anomalies apparentes de l'univers »¹.

Pour Comte, à l'état théologique, tous les phénomènes naturels sont expliqués par des dieux. « Plus ou moins nombreux » que puissent être ces dieux, et ceci selon des religions : polythéisme ou monothéisme, la solution reste la même. Car, l'idée manifeste qui régit l'esprit est que les phénomènes sont produits par une action directe et continue. Il n'y a pas pour cela d'intermédiaire et encore moins d'interruption, c'est-à-dire donc que les phénomènes renvoient toujours aux mêmes actions. Or, selon lui, il existe le principe du déterminisme qui stipule qu'un phénomène est strictement déterminé par ses conditions d'apparition. C'est ce principe qui caractérise apparemment l'explication logique de la science. Par ailleurs, l'« anomalie » entendue comme quelque chose d'inhabituel est expliquée à l'état théologique par l'intervention des dieux en faisant intervenir la notion d'arbitraire.

En réalité, cette conception apologétique que Comte fait du positivisme par le renversement de la théologie souffre de non-sens. Car, la connaissance théologique ou sacrée en tant que connaissance suprême, est une connaissance au-delà du déterminisme. Si le déterminisme se

¹ Auguste COMTE, *Cours de philosophie positive*, p. 21.

limite aux simples relations nécessaires existant entre les phénomènes en établissant que tout phénomène est rigoureusement conditionné par ceux qui le précèdent ou l'accompagnent, la connaissance théologique quant à elle relève de l'absolu. C'est la reconnaissance de la toute-puissance divine comme origine de toute chose. On peut constater par-là l'impuissance de la raison scientifique à appréhender tout ce qui est au-delà des phénomènes. C'est un manque d'humilité de la part du positivisme de ne pas pouvoir le reconnaître. Et ce manque d'humilité est perceptible dans la pensée de Comte lorsqu'il précise :

« Il est bien remarquable, en effet, que les questions les plus radicalement inaccessibles à nos Moyens, la nature intime des êtres, l'origine et la fin de tous les phénomènes, soient précisément celles que notre intelligence se propose par-dessus tout dans cet état primitif, tous les problèmes vraiment solubles étant presque envisagés comme indignes des méditations sérieuses. On en conçoit aisément la raison ; car c'est l'expérience seule qui a pu nous fournir la mesure de nos forces »¹.

La théologie supprime de ce fait le positivisme en tant qu'elle donne un sens à l'origine du phénomène sans toutefois se limiter à la simple apparence. La science se fige à la simple manifestation des faits. Son impuissance est de ne pouvoir pas déterminer l'origine du phénomène. Or la théologie nous donne l'origine du phénomène comme substance pure relevant de l'entendement de l'Être suprême, en tant que c'est lui qui a conçu toute chose à l'origine. Par conséquent, on ne saurait concéder à Comte que l'explication théologique des phénomènes se fait arbitrairement par l'intervention des dieux. Dans cette pensée de Comte, nous dénotons un aspect athéiste du positivisme. Car, toute connaissance qui relève du sacré ne saurait contenir en son sein la notion d'arbitraire. La connaissance sacrée est une connaissance pure. Pour cela, elle manifeste l'absolu et ne se prête aucunement à l'arbitraire dans son explication des phénomènes.

L'erreur de Comte ici la décadence de la théologie. L'état théologique n'est pas un état fictif ou chimérique comme il le prétend. La connaissance théologique avec les mystères qui la caractérisent doit être entendue comme la première forme de connaissance. Sa supériorité témoigne les limites du positivisme, en tant qu'elle démontre l'impossibilité de la raison scientifique à comprendre les mystères.

Le positivisme, dans son souci de s'appuyer absolument sur les faits observables pour assurer son efficacité, est un échec. La connaissance théologique est, pour ainsi dire, le prolongement même de la pensée scientifique. Elle commence au niveau où la science positive a cessé de penser. Cette critique faite au positivisme par le renversement de la théologie et entendue comme désacralisation de la connaissance, n'est pas totalement différente de celle qui lui sera faite au sujet du renversement de la métaphysique comme détranscendantalisation de la connaissance, étant donné que la connaissance métaphysique est une connaissance transcendante, en tant qu'elle transcende l'expérience sensible pour viser l'absolu par abstraction.

Par métaphysique ici, nous entendons la branche de la philosophie dont l'étude porte sur ce qui est au-delà de la nature et de la réalité sensible, et qui cherche les fondements de la pensée et de la connaissance. Chez les scolastiques médiévaux et particulièrement chez saint Thomas

¹ *Ibid.*, p. 23.

d'Aquin, elle est la « science transphysique » permettant d'opérer philosophiquement la transition du monde physique à un monde au-delà de la perception des sens, un monde de l'immatériel, du surnaturel, c'est-à-dire divin. Ainsi, la métaphysique est la science de Dieu : elle se confond donc avec la théologie et, selon saint Thomas, son but est la connaissance de Dieu par l'étude causale des êtres finis sensibles. Ses enjeux philosophiques consistent de tenter de donner à la réalité une explication rationnelle qui la transcende et de découvrir ce qui est situé au-delà du monde sensible, et qui est donc invisible.

La connaissance métaphysique est de nature une connaissance transcendantale en tant qu'elle opère par abstraction des phénomènes sensibles dans le but de parvenir à leur essence. La métaphysique ne se limite donc pas aux phénomènes. Son objet porte sur les causes premières, lesquelles causes déterminent le réel. Autrement dit, elle recherche la quiddité de la chose sensible. Cette recherche de la quiddité renvoie inéluctablement à la question de *l'étant* de *l'étant* chez Heidegger. Plus précisément, à la question de savoir ce qu'est l'étant en tant qu'il est. C'est donc la visée de l'étant dans son être qui caractérise la métaphysique. Or dans sa conception de l'état métaphysique, Comte note :

« Dans l'état métaphysique, [...], les agents surnaturels sont remplacés par des forces abstraites, véritables entités (abstractions personnifiées) inhérentes aux divers êtres du monde, et conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés, dont l'explication consiste alors à assigner pour chacun l'entité correspondante »¹.

Comte pense qu'il n'y a pas de rupture entre cet état et l'état théologique puisque, selon lui, l'état métaphysique n'est « qu'une simple modification générale du premier ». Le mode de pensée ne change pas, mais seulement le nom. Par conséquent, l'explication métaphysique est toute aussi fausse que l'explication théologique. C'est une explication absolue et signifiante en ce sens que, pour dégager la cause des phénomènes, on dégage le sens. Autrement dit, on se contente de changer le nom des causes. Plus précisément, au lieu de parler de « dieux » on parle plutôt de forces abstraites.

En fondant la connaissance sur les faits observables, Comte s'oppose à la connaissance métaphysique. Sa position considère que l'objectif de la connaissance est simplement de décrire les phénomènes que nous observons par l'expérience. Le but de la science est tout simplement de s'en tenir à ce que nous pouvons voir et mesurer. La connaissance de ce qui pourrait exister en dehors du visible est impossible pour un positiviste. Or la véritable connaissance est celle des essences. Car, bien avant Comte, Platon pensait que le monde sensible était le monde des apparences, des images. C'est un monde dans lequel tout ce que nous percevons n'était qu'une copie des réalités du monde intelligible. Le monde intelligible était donc pour lui, le monde par excellence dans lequel réside la vérité, entendue comme essence de notre perception sensible. Connaître la réalité consistait pour Platon en une élévation, une renonciation aux réalités sensibles pour appréhender les réalités intelligibles, c'est-à-dire les essences. L'essence dans la philosophie de Platon nous donne la réalité de la chose sensible dans son sens le plus absolu. C'est elle qui est au fondement de la réalité sensible. Dans cette perspective, l'objet de la métaphysique étant la recherche de tout ce qui est au-delà du physique, autrement dit la quête de l'essence, il y a lieu de dire que la position

¹ *Ibid.*, p. 21.

positiviste est négativiste en ce sens qu'elle tourne en dérision la connaissance transcendante.

La connaissance ne saurait être qu'une simple liaison de faits observables. C'est ce que démontre par ailleurs Aristote et à sa suite saint Thomas, lorsqu'ils soutiennent que l'objet propre de notre intellect est la quiddité de la chose sensible. La quiddité nous présente la chose de manière universelle et absolue. Pour parvenir donc à cette quiddité, l'abstraction est la voie par excellence que nous offre la métaphysique. Par Abstraction, nous appréhendons la chose dans sa profondeur. Dans la même perspective, la définition que Spinoza donne à la philosophie semble être plus explicite lorsqu'il pense que philosopher, c'est prendre en vue l'essence, c'est-à-dire saisir la vérité sous l'angle de l'éternité. La vérité éternelle n'est donc pas ce que nous percevons à travers les faits ou encore moins quelque chose d'altérable. Elle est inaltérable en tant qu'elle représente l'essence de la chose même. La philosophie positive ne nous présente que de simples liaisons de faits, sans toutefois nous fournir la nature ou l'être même de la chose dans son universalité. Par conséquent, nous ne partageons pas cette pensée de Comte lorsqu'il soutient :

[...] le mouvement d'ascension de la philosophie positive, et le mouvement de décadence de la théologie et métaphysique, ont été extrêmement marqués. Ils se sont enfin tellement prononcés qu'il est devenu impossible aujourd'hui, à tous les observateurs ayant conscience de leur siècle, de méconnaître la destination finale de l'intelligence humaine pour les études positives, ainsi que son éloignement désormais irrévocable pour ces vaines doctrines et pour ces méthodes provisoires qui ne pouvaient convenir qu'à son premier essor¹.

La désacralisation et détranscendantalisation de la connaissance que développe le positivisme, par la prononciation de la décadence de la théologie et de la métaphysique, nous conduit à une altération de la connaissance dans son sens absolu. L'égarement du positivisme est de ne pas reconnaître que la théologie et la métaphysique supplantent la raison scientifique. Ces deux disciplines nous fournissent la connaissance dans son sens original et originel. En traitant des causes premières, nous appréhendons de manière efficiente le réel dans son instabilité. Car, c'est l'être qui est enfoui dans l'étant. On ne peut donc pas se limiter à l'apparence de l'étant et prétendre connaître l'être. L'être n'est dévoilé que lorsqu'on a pénétré l'étant dans toute sa profondeur. En d'autres termes, nous voulons pour ainsi dire que ce n'est qu'en appréhendant la nature ou l'essence de la chose que nous pensons connaître cette chose. Nous ne saurons dire que nous connaissons quelque chose qu'en nous limitant à la simple liaison des faits observables qui, parfois, ne sont pas fiables. On ne saurait donc substituer la théologie et la métaphysique à la philosophie positive.

Dès lors, cette désacralisation et détranscendantalisation de la connaissance qui caractérisent la philosophie positiviste, nous font dire qu'elles constituent une crise de la connaissance aujourd'hui. De ce fait, nous considérons le positivisme, de par son fondement, comme un système philosophique agonistique qui doit être dépassé. Cependant, ne peut-on pas entrevoir une ouverture/élargissement qui diluerait cette rupture, au point de dire que la véritable philosophie est celle qui fait la somme de ces trois modes de pensée que sont le positivisme, la métaphysique et la théologie ?

¹ Ibid., p. 27.

3. Ouverture mutuelle entre le positivisme, la métaphysique et la théologie

Le positivisme, la métaphysique et la théologie reposent sur des principes divergents. En effet, nous avons défini le positivisme de manière générale comme un système philosophique fondé absolument sur l'observation des faits. Or la métaphysique traite des choses les plus immatérielles, les principes premiers, c'est-à-dire de l'être dans son aspect absolu. De ce fait, elle procède par abstraction de la chose sensible pour parvenir à l'essence ou à l'idée qui détermine cette chose. Quant à la théologie, elle est appréhendée dans son sens étymologique comme une étude des dogmes de la foi. Cependant, elle se confond partiellement avec la métaphysique en tant qu'elle représente sa partie qui traite de l'existence et des attributs de Dieu en s'appuyant uniquement sur la raison. Ainsi parle-t-on de théologie naturelle ou rationnelle. Après ces différentes définitions qui caractérisent ces trois modes de pensées, notre objectif à présent est d'établir une ouverture mutuelle entre le positivisme, la métaphysique et la théologie, laquelle ouverture donnerait un sens total à la philosophie comme recommande autrement Ernest Menyomo à propos : « *La philosophie totale est ouverture et non enfermement* »¹.

Dans notre entreprise d'ouverture ou d'élargissement mutuel entre le positivisme, la métaphysique et la théologie pour parvenir à une véritable connaissance philosophique, l'ordre que nous substituons à la loi des trois états de Comte est qu, toute connaissance doit commencer avec l'état positif, puis s'en suivre avec l'état métaphysique, pour terminer avec l'état théologique. Ce nouvel ordre suppose de manière consécutive la connaissance des réalités matérielles par la raison positive, la connaissance des essences par abstraction et enfin la connaissance de Dieu par la foi. Dieu étant l'Être suprême, Créateur de toute chose, omniscient et omniprésent, la connaissance théologique devient, de ce fait, le plus haut degré de la connaissance, contrairement à la considération que lui donnait Comte à savoir une connaissance fictive ou primitive. C'est d'ailleurs contre cette pensée de Comte que Menyomo, se référant à saint Thomas, affirme certainement que « [...] la science tient sa certitude de Dieu. C'est Dieu qui, selon saint Thomas, a allumé en nous la lumière de la raison par laquelle nous connaissons les principes d'où naît toute certitude scientifique. »²

Par ailleurs, la métaphysique s'attelant à la connaissance des réalités immatérielles par leur appréhension, se rapproche pour cette raison de la théologie quoique celle-ci va plus loin que la métaphysique en parlant de la révélation. C'est dans cette optique que nous pensons que la connaissance métaphysique est une propédeutique à la connaissance théologique. La métaphysique prépare l'esprit à la connaissance des vérités révélées qui sont dans leur ensemble de l'ordre de la foi. L'ouverture mutuelle entre positivisme, métaphysique et théologie constitue un nouvel élargissement de ces différentes sciences qui permettent à l'esprit d'appréhender à la fois le matériel, l'immatériel et le surnaturel. On ne saurait prétendre tout connaître si l'un de ces aspects de la connaissance arrivait à nous échapper. La raison seule ne peut pas tout connaître. Il faut qu'elle soit associée/relayée par la foi pour atteindre la vérité dans sa profondeur. Menyomo soutient à cet effet que « *Sans la foi, le plus fort des raisonnements n'atteint que la surface, non la profondeur* »³. Il renchérit par ailleurs que « *La foi est nécessaire pour disposer notre cœur à accepter la vérité, parce que la raison*

¹ Ernest MENYOMO, *Op. cit.*, p. 11.

² *Ibid.*, p. 41.

³ *Ibid.*, p. 47.

ne convainc pas. Ainsi la présence de la foi ne nuit pas à l'entendement. Elle nous incline à aimer la vérité sans fin »¹.

Toutefois, il n'est pas moins vrai que l'ignorance de la réalité matérielle fait du métaphysicien et du théologien des êtres détachés du réel ; celle des réalités immatérielles de ce dernier, un être assombri par l'illusion parce que déconnecté de tout ce qui concerne l'intelligible ; et enfin celle des vérités révélées, du positiviste et du métaphysicien, des athées parce que n'accordant aucune place à la foi dans leur mode de pensée. La philosophie thomiste de la connaissance s'illustre par sa pertinence dans ce nouvel ordre positivo-métaphysico-théologique qui établit un élargissement ou ouverture mutuelle entre le positivisme, la métaphysique et la théologie.

Pour connaître Dieu, la raison a besoin d'une espèce intelligible à la manière de celle de l'objet matériel. D'où la difficulté en ce sens que Dieu n'est pas un objet matériel. Quoique son existence nous semble évidente comme le justifie Sertillanges lorsqu'il souligne que « *Nous regardons le monde, et nous disons : il ne s'est pas fait tout seul. Il y a un ouvrier dans cette œuvre.* »², sa connaissance étant faite de mystères, elle n'est possible que par la foi. Dès lors, la théologie remplace la métaphysique dans la compréhension des révélations ou mystères de la foi. La foi élève l'intelligence et la purifie par ses mystères comme souligne Malevez lorsqu'il pense que « *La foi entraîne l'intelligence dans le monde du mystère où elle doit s'acclimater et vivre* »³. Par la foi, Dieu nous est connu. C'est par elle que passe le salut de l'être humain. De ce fait, la vision de Dieu est gage du salut. Et c'est elle que cherche permanentement l'être humain par la culture et l'affermissement de sa foi comme le précise saint Thomas : « *Selon la foi, nous tenons que la fin ultime de la vie humaine est la vision de Dieu* »⁴. La foi nous donne une vision efficace de Dieu. C'est sans nul doute dans cette optique que, parlant de Saint Thomas, Georges Van Riet note :

Aujourd'hui, après cent ans d'efforts, on a acquis de Saint Thomas une sérieuse connaissance historique ; on s'est appliqué à comprendre les aspirations fécondes de l'époque moderne et à les intégrer dans le thomisme ; on a mis en lumière les thèses-clefs du système thomiste ; on possède une logique, une métaphysique, une cosmologie, une psychologie et une morale d'inspiration thomiste⁵.

La philosophie étant ouverture, élargissement mutuel entre le positivisme, la métaphysique et la théologie, elle donne à l'homme une connaissance totale sur les réalités matérielles, immatérielles, et enfin une connaissance des mystères de la révélation qui participe du même coup de la purification et du salut de son âme. Toute prétention d'exclusion ou de marginalisation qui pourrait être entretenue autour de ces trois sciences ne vise certainement que la décadence de la philosophie en général.

¹ *Ibidem.*

² Antonin-Dalmace SERTILLANGES, *Les sources de la croyance de Dieu*, Perrin, 1905, p. 64.

³ Léopold MALEVEZ, *Histoire du salut et philosophie*, coll. Cogitatio Fidei, Les Éditions du Cerf, 1971, p. 24.

⁴ Thomas d'Aquin Saint, *Somme théologique, le monde de ressuscités*, qu. 92, Art.1, Cl.

⁵ Georges VAN RIET, *L'épistémologie thomiste, recherches sur le problème de la connaissance dans l'école thomiste contemporaine, Avant-propos*, Editions de l'Institut Supérieur de Philosophie, Louvain le 26 juin, 1946, p. V.

Conclusion

Somme toute, nous avons pensé que l'oubli de l'être dans le rationalisme positiviste confirme sans doute son rejet de la théologie et de la métaphysique. C'est dans cette optique qu'il nous a semblé nécessaire de dire que le positivisme, de par cette caractéristique, symbolise la désacralisation et détranscendantalisation de la connaissance. Par désacralisation et détranscendantalisation de la connaissance, nous avons jugé la nature du positivisme à exiger la décadence de la théologie et de la métaphysique. Bien entendu, la décadence de ces deux sciences par Comte nous amène à soutenir que le positivisme est un système philosophique agonistique qui doit être dépassé. Ce dépassement sollicité exige, de ce fait, une ouverture mutuelle entre le positivisme, la métaphysique et la théologie pour parvenir à une philosophie totale, libérée de tout enfermement. Ainsi, nous avons pensé à une nouvelle archéologie philosophique contrairement à celle que soutenait Comte. Cette archéologie est celle qu'établissait il y a bien longtemps la théorie thomiste de la connaissance. Il s'agit d'un ordre positivo-métaphysico-théologique qui recommande que toute connaissance commence par l'expérience sensible comme cela est du positivisme, ensuite devienne abstractive par la découverte de la quiddité de la chose matérielle comme dans le domaine métaphysique, puis s'achève avec les mystères de la théologie en tant que révélation divine au-delà de toutes les sciences. C'est à partir de cette archéologie de la connaissance, qui caractérise la logique d'ouverture de toutes les sciences entre elles, que nous parviendrons à la philosophie totale, qui exclut l'idée de discrimination, de marginalisation par la valorisation non seulement de l'objet, mais aussi par la reconnaissance du statut du sujet.

Bibliographie

- COMTE, Auguste, Œuvres, tome II, éditions Anthropos, Paris, 1968.
- Idem, Discours sur l'esprit positif, Nouvelle édition, J. Vrin, 1995.
- Idem, Cours de philosophie positive, Présentation et notes par Michel Serres, François Dagognet, Allal Sinacoeur, Nouvelle édition, revue et corrigée, 1998.
- DE SAINT-LAUMER Dominique-Marie, Recension de saint Thomas d'AQUIN : Questions disputées sur le mal, in Sedes Sapientiae n° 44, printemps 1993.
- Idem- Recension de saint Thomas d'AQUIN : Division et méthodes de la science spéculative (traduction et notes de Bertrand Souchart), in Sedes Sapientiae n° 83, printemps 2003.
- FEUERBACH, Ludwig, Cours sur l'Essence de la religion, XXe cours, Leipzig, 1851.
- FEYERABEND, Paul Karl, Contre la méthode, Seuil, 1979.
- KREMER-MARIETTI, Angèle, Le positivisme, PUF, 1993.
- LIBERATORE, Matteo, Traité de la connaissance intellectuelle d'après Saint Thomas, traduit de l'italien de par l'Abbé F. Deshayes, Berche et Tralin, 1885.
- MENYOMO, Ernest, Thomas d'Aquin et la recherche de la vérité dans la foi, publication du Club Saint Thomas d'Aquin, Yaoundé, 2006.
- MALEVEZ, Léopold, Histoire du salut et philosophie, coll. Cogitatio Fidei, Les Éditions du Cerf, 1971.
- RASSAM, Joseph, La métaphysique de saint Thomas, 1^{re} édition, 2^e trimestre, collection Sup., Initiation philosophique, PUF, 1968.
- Idem- « Philosophe » Thomas d'Aquin, PUF, Paris, 1969.
- SERTILLANGES, Antonin-Dalmace, Les sources de la croyance de Dieu, Perrin, 1905.
- Idem- Saint Thomas d'Aquin, T.I, Félix, Alcan, Paris, 1910.

- Thomas d'Aquin SAINT, Somme Théologique, Le monde des ressuscités, traduction française par Réginald-Omez, O. P. éditions du Cerf, Desclée & Cie, 1961.
- Idem, Somme théologique ; la pensée humaine I^a, Questions 84-89 ; traduction française par J. Weber, O.P. DESCLEE & Cie- PARIS, TOURNAI, ROME, Edition du Cerf, 1954.
- TORRELL, Jean-Pierre, Initiation à Thomas d'Aquin, tome 1, Cerf, 1993.
- VAN RIET, Georges, L'épistémologie thomiste, recherche sur le problème de la connaissance dans l'école thomiste contemporaine, édition de l'Institut Supérieur de Philosophie, Louvain, 1946.
- VERNEAUX, Roger, Histoire de la philosophie moderne, dix-huitième édition revue et corrigée, Beauchesne et ses fils, Paris, 1963.